

CHAMCAR KINKOU



Kampot - Phnom Penh - Angkor - Pakse - Luang Prabang

Notes de Voyage CAMBODGE - LAOS 2006 - 2007

CHAMCAR KINKOU

(Notes de Voyage CAMBODGE - LAOS 2006 - 2007)

L'Airbus de la Vietnam Airlines plonge dans le coton qui masque par moment le Mékong. Nous entre-devinons Phnom Penh avant que l'avion ne vienne se jeter sur la piste de Ponchentong. Comme d'habitude, les formalités d'immigration sont rapides et souriantes, les valises tournent déjà sur le tapis et après 27 heures d'un voyage éprouvant nous retrouvons Laurent, Tchoep et les enfants qui viennent juste d'arriver. Sovann, la petite dernière que nous ne connaissions que par les rares photos d'un courriel, est tout sourire et se retrouve tout de suite dans les bras de sa grand-mère. C'est la copie conforme de Rasmey au même âge

Quant aux deux grands, Yo-han et Rasmey, ils ont encore en mémoire leur voyage de l'année dernière au pays du froid et de la neige et comme beaucoup d'enfants du pays, ils s'adaptent et insèrent rapidement les grands-parents dans leur quotidien.



Retrouvailles à Pochentong

Laurent nous a trouvé un petit hôtel sur le quai Sisovath, en bordure du Tonlé Sap. Le grand luxe pour la région, style belle époque et complètement désuet, mais avec clim et télé. Après une courte sieste, nous partons pour quelques courses en ville, dont la confection de lunettes de vue : cinq paires pour une somme inférieure à ce qui reste à notre charge en France sur une seule, le sourire et la rapidité en plus car elles seront prêtes dès demain matin. Puis nous rendons visite à Nelly, de l'agence Bon Voyage, pour préparer la fin de notre séjour où nous voulons faire un petit détour au Laos.

La nuit tombe vite sur les bords du Mékong. Et la circulation se densifie : Moto-dops et 4X4 se lancent dans leur jeu favori : qui passera le premier alors que la circulation à laquelle se mêlent aussi camions de ravitaillement et vélos sans compter les petites voitures façon marchande des 4 saisons, est proche de l'asphyxie totale. Cependant, nous constatons que le Cambodge d'aujourd'hui a oublié celui de notre premier voyage en 2001. Avec une croissance annuelle évaluée entre 11 et 14%, le parc automobile, premier symbole visible, a notablement évolué. Les constructions modernes sont plus nombreuses et bien d'autres domaines, comme le développement d'écoles privées et l'extension du commerce en témoignent. Les mentalités évoluent peut-être moins vite et le code de la route reste un concept tout à fait relatif. D'ailleurs, au Cambodge, permis de conduire et assurance ne sont pas obligatoires.

Après la ballade apéritive sur les bords du quai Sisovath, nous finissons la soirée dans un restaurant quelque peu huppé : le Titanic. Les icebergs sont dans les verres et seul le service est en perdition. Dommage car les plats locaux enchantent notre palais.

Perturbé par le décalage horaire, j'ai de la difficulté à dormir. Je vais faire un petit tour sur le quai vers les 3 heures du matin. C'est l'heure où les moto-dops ramènent par grappes de 2 ou 3, les travailleuses de la nuit. Le veilleur de nuit me propose un plan d'enfer pour éliminer radicalement le jet-lag : d'abord une escale dans un bar histoire de constituer un fond soporifique, suivi d'une débauche d'énergie dans une boîte de nuit et bouquet final « boum-boum yang girl », il insiste et s'occupera de tout si je veux, ne prélevant qu'une petite commission. Et les moto-dops qui somnolaient, s'approchent, toujours prêts pour une course. Autre signe de l'évolution : on parle de plus en plus anglais à Phnom Penh.



Notre appartement de vacances.....

.....
Après une journée à lézarder entre la terrasse de notre appartement et quelques courses à la ville, nous allons en à visite à Daunt-soï, la ferme des collines. Il faut quitter la route de Phnom Penh et s'enfoncer dans les collines d'une vingtaine de kilomètres en suivant une belle piste en latérite. Belle quand à la beauté du paysage, typique de ce que l'on pourrait appeler « le Cambodge profond », mais infernale au niveau des ornières. Laurent zigzague d'un coté à l'autre et nous sommes secoués comme salades à l'essorage. Nous longeons une grande chaîne de collines vers lesquelles alternent vergers, rizières et champs de culture. Hormis quelques hameaux, l'habitat est assez dispersé. Anciennes pailotes traditionnelles et maisons plus modernes bordent la piste assez fréquentée du char à deux bœufs jusqu'à la moto-remorque sans compter nombre de piétons et vélos. C'est un Cambodge rural traditionnel qui défile sous nos yeux. Difficile à appréhender lorsque, comme nous, on n'est pas accompagné par des « locaux ».



En arrivant à la ferme de Daunt Soi

Nous quittons la piste principale pour suivre une piste plus sommaire qui se dirige vers une petite dépression dans la chaîne de collines. La végétation sauvage est dense bien qu'il y ait quelques champs. Un dernier passage dans un gué boueux et nous arrivons à la ferme de Laurent.



La ferme de Daunt Soi

L'agriculture au Cambodge est à peu près au niveau où elle se situait en France dans l'entre-deux guerres. Hormis quelques touches de modernité plaquées de-ci de-là, c'est surtout une agriculture de tradition et de subsistance individuelle. Autrement dit, il y a là un champ d'évolution considérable. Le logement de l'ouvrier et les bâtiments d'élevage sont dans le ton du pays. Une simple case surélevée pour le couple et le gamin, les repas étant préparés et pris sous l'abri extérieur. Les bâtiments d'élevage sont de simples enclos protégés de la pluie par un toit et ceinturés par des paravents en bambou tressés. La modernité, c'est que le toit en tôle a remplacé la traditionnelle couverture en feuilles de palmier tressées, qui protège bien de la chaleur, mais ne tient guère plus de trois ans.

Nous prenons une piste qui monte vers le nord et s'enfonce entre les collines vers ce qui fut autrefois les zones refuges des Khmers Rouges. Aujourd'hui la piste principale que nous suivons et bien d'autres secondaires ont été ouvertes mais cela est récent. Autrefois, seule une piste à peine accessible aux chars à bœufs existait et la jungle adossée à la montagne du Bokor était impénétrable. La piste dessert un grand nombre de hameaux et de fermes et aussi deux ou trois gros villages où l'on trouve de tout depuis l'essence en jerrican et bouteilles plastiques jusqu'au minimum vital dans des épicerie-magasins généraux. Question transport, les habitants peuvent avoir recours à leur mobylette ou petite moto (assez rares), au vélo et aussi au service de transport par moto-remorque qui ratissent ces artères. Tout ça zigzaguant entre ornières, nids de poule et saignées dues au ruissellement. Ayant maintenant contourné la petite chaîne de colline, nous remettons le cap à l'est pour rejoindre la route N3 (celle qui relie Phnom Penh à Kâmpôt). Encore quelques villages, encore plein les yeux d'une nature généreuse même si nous sommes en pleine saison sèche et nous retrouvons le bitume.



La piste de Daunt Soi

Retour à Kâmpôt. Après la douche pour évacuer la poussière rouge de latérite, la trace GPS est analysée, ce qui permet de voir que nos cartes mêmes anciennes sont tout à fait utilisables.....Et cela nous invitent à dissenter sur d'autres itinéraires. Nous regardons aussi les photos de la journée. Une simple ballade dans un monde méconnu mais pas caché et que nous avons la chance d'approcher.

Il nous faut une journée de farniente relatif pour être à nouveau sur le pied de guerre. Et aussi de gastronomie simple mais délicate.

Ce matin, Laurent nous invite à découvrir une piste récemment ouverte. Elle permet la jonction entre deux secteurs agricoles de la région. Le début est classique puisque c'est la « piste de la poivrière » que nous avons visitée plusieurs fois. Nous passons ensuite un petit col avant de découvrir une vaste plaine en cours de mise en valeur. En bordure de la piste quelques belles « maisons de maître » ont été construites au milieu d'importants domaines, essentiellement des vergers, dont certains sont irrigués. D'après Laurent tout cela a moins de cinq ans d'existence. Peu à peu la latérite disparaît et la piste n'est plus qu'un cheminement pas très carrossable qui court au pied de la colline. Disséminés dans les champs quelques maisons cambodgiennes, un hameau de 2 ou 3 maisons avec une jeune femme et son bébé sur la hanche, nous rattrapons un char à bœufs, nous croisons une moto avec ses 2 paniers-sacoques, la vie arrive et s'installe peu à peu.

Nous quittons la colline (*Phnom Kien Romëäs : la colline du rhinocéros qui apprend*) pour le centre de la plaine avec ses rizières. Ce n'est plus une piste mais la trace laissée par le passage

des chars à bœufs lorsqu'ils évacuent le riz moissonné. La piste devient rapidement impraticable car nous sommes au centre de la dépression où les eaux se rassemblent en période humide. Laurent est obligé de passer dans la rizière mais, au bout, une diguette ferme la sortie. Il tente de la franchir en son point le plus faible, ce qui n'est pas très facile, le Toy se balance à cheval sur la murette de boue séchée dure comme de la brique, sous les yeux d'écoliers qui se sont arrêtés pour profiter du spectacle.



Piste du "Rhinoceros qui apprend"

Après cet épisode qui eut été autrement plus difficile en période de pluie, nous continuons en suivant un cap général Nord-Ouest. Nous essayons de suivre la piste la plus marquée ou celle qui va dans notre direction. Et finalement nous arrivons au gros village de Dâmnâk Trach que Laurent reconnaît par son école. Par contre la piste que nous empruntons ne lui rappelle rien. Le village est tout en longueur de part et d'autre de la piste-rue principale qui n'est en fait que la marque répétée des roues de chars à bœufs. Dans ce village, même la pagode et surtout les logements des moines ne reflètent pas l'aisance. Beaucoup de maisons aux toits en mauvais état. Une machine à battre le riz est arrêté au milieu d'un petit gué nous obligeant à passer un peu plus loin, opération pleine de traîtrise même en saison sèche. Le conducteur a tendu son hamac entre les pièces de la machine et fait sa sieste.... . Un peu plus loin nous devons attendre que 3 chars à bœufs chargés de riz consentent à nous céder le passage et peu à peu la piste s'améliore, pour finir dans un beau carrefour en T sur une très belle piste orientée est-ouest. Laurent demande à un groupe de cambodgiennes, quelques précisions sur cette piste et nous décidons d'aller d'abord à l'ouest jusqu'à sa jonction avec la RN3 avant de repartir à l'ouest juste histoire d'enregistrer la trace GPS. : on ne se refait pas

La piste n'est belle que tant qu'elle dessert deux carrières de granulats. Ici pas de petites casseuses de cailloux mais des machines : on fait dans l'industriel !

Après cela, la piste redevient une piste traditionnelle du Cambodge, complètement déformée par le passage en saison des pluies de multiples véhicules, du char à bœufs à la moto jusqu'à la petite camionnette. Les piétons et les vélos ont aussi fait leur trace qui zigzague entre les grosses ornières. Quand à nous, nous essayons de passer en évitant au maximum les trous profonds et les pièges traîtres des saignées de ruissellement.

Au fil de la piste, nous traversons des villages, des hameaux. Ici le village est récent, une école et la pagode viennent d'être construites sur un terre-plein. La pagode est en dur, l'école est une construction traditionnelle au toit de feuilles de palmier. De croisements, en petites pistes qui vont vers un autre hameau, nous débouchons sur une piste Nord-Sud que Laurent reconnaît : elle mène vers Kâmpông Trach. Nous avons largement contourné la colline du « *Rhinocéros qui apprend* ». Elle barre maintenant l'horizon à l'ouest. Arrêt dans un assez gros village (Trapêang Âdong) pour y faire un déjeuner de bananes frites. C'est très bon et cela coupe la faim. Les cambodgiennes qui tiennent cette petite gargote de bord de piste rigolent de nous voir imiter le local mais sont très surprises lorsque Laurent s'adresse à elles en Khmer !

Nous n'irons pas jusqu'à Kâmpông Trach mais nous tournons autour d'un « centre culturel » (école et pagode) pour rejoindre le piton de la pagode au puits de lumière. Laurent nous amène voir un des sites où fut tourné l'empire du tigre : décor grandiose. Après avoir fait le relevé cadastral, des rizières ont été comblées pour faire un grand terre-plein sur lequel une maison en bois d'époque fut construite, des palmiers transplantés (un a survécu), aujourd'hui la pagode au dessus a récupéré le bois de la maison, tout est retourné à l'état d'origine. Nous essayons de rejoindre vers l'Est la route 31 qui va de Kâmpông Trach à Tuk Meas et Phnom Penh. Laurent confirme que des pistes ont été créées mais ne sont pas terminées. Une première fois, la piste s'arrête au bord d'un canal que l'on pourrait franchir par un gué facile mais de l'autre côté, ce n'est plus que la piste pour char à bœuf qui s'avance dans les rizières, où la moisson bat son plein. Encore une autre fois, nous finissons dans un canal asséché où la belle piste en latérite s'arrête non moins brutalement. Laurent demande son chemin à un Cambodgien qui passe sur son char à bœuf chargé de gerbes de riz et nous reprenons une autre piste du *carrefour de la bouchère* au *carrefour du coiffeur* (ainsi les nommons-nous au fil des rencontres) nous passons au pied d'anciens fours à chaux, entre deux collines calcaires dont une découpée par l'érosion évoque les Moais de l'île de Pâques.



Passage de la diguette

Nous voici à la route goudronnée qui nous conduit rapidement à Kâmpông Trach. Mais nous avons encore quelques autres merveilles à découvrir. De Kâmpông Trach, nous prenons une piste plein sud qui se dirige vers Lôk, à une douzaine de kilomètres. Très belle piste, roulante, récemment refaite en latérite. Hélas un petit cochon poursuivi par sa fermière traverse la route et vient nous percuter. Cochon à la broche ce soir pour la famille. Nous ne nous arrêtons pas car le cours du cochon aurait subitement grimpé. Les enfants, eux, ne traversent pas : ils sont heureusement conditionnés.

De Lôk, la frontière vietnamienne vers Ha-Tien n'est qu'à peine 2,5kms. Nous allons voir et nous renseigner pour savoir si le passage est possible. Hélas non, ni véhicules, ni voyageurs ne peuvent passer par là, dans quelques années peut-être. Pour l'heure, seulement les marchandises s'échangent dans le no man's land entre les deux postes frontières. Au nombre desquelles les produits de récupération comme les bouteilles en plastique vides, les canettes de bière, la ferraille etc, les vietnamiens ont créé une industrie du recyclage.

Nous remontons maintenant vers Kep et Kâmpôt en suivant la route côtière : C'est une zone de marais salants et les salorges, longues cabanes en construction traditionnelles, sont alignés en bord de route. C'est une « randonnée » que Laurent a décrite pour le *guide Total des routes du Cambodge* et il se propose avec mon aide d'étoffer la description qui tient aujourd'hui en trois lignes. Nous faisons quelques photos dans des conditions de lumière encore assez moyenne. Avec un soleil un peu plus bas sur l'horizon ce serait bien mieux. Une petite route s'enfonce vers la palmeraie qui borde la cote. Partout les gamins et même des jeunes femmes pataugent dans l'eau saumâtre et la boue noire pour traquer les crabes qu'ils mettent

dans une poche en plastique tenue entre les dents. Il s'agit à la fois d'un met de choix, et d'améliorer l'ordinaire.



La palmeraie abrite un village de pêcheurs, Ängkol. Village traditionnel, crasseux avec ses vieilles femmes hors d'âge, ses enfants aux fesses nues, les petits commerces, les jeunes à moto. Nous garons le Toy sous les cocotiers pour aller jusqu'à la plage encombrée de méduses en décomposition, de carapaces de limules, de sacs plastiques et d'une multitude d'autres déchets éparpillés sur le sable blond. Tout ça au fond d'une grande anse fermée à l'autre bout par Kep. Quelques barques de pêcheurs attendent l'heure de la marée. Les dernières paillotes du village vont jusqu'au bord de la plage à l'abri des cocotiers. Quand on ferme les yeux, le décor est paradisiaque, la réalité est plutôt misérable. Et pourtant nous souhaitons que le vague projet de Club Med ne voit jamais le jour ici. La plage serait propre, et tout ce qui heurte notre vision occidentale soigneusement dissimulé. Quand aux gens du village, pour quelques poignées de dollars dont ils n'auraient même pas les miettes, on leur enlèverait le peu de leur bonheur de vivre.

Finalement, trois lignes dans le guide Total ça suffit. Ce paradis doit se mériter C'est l'heure du retour, le soleil dore les salorges, nous reprenons la piste vers Dâmnak Chang'Aeu, le village où se trouve un grand marché sur la route de Kâmpôt à Kâmpông Trach. Une belle journée de découverte du Cambodge intime où nous avons parcouru 175 km dont au moins deux tiers de pistes.

Il nous faut bien quelques temps pour reprendre notre souffle. - - - - -

Noël approche. Laurent nous amène chez son ami le pépiniériste. Il nous propose ensuite de faire une petite reconnaissance en vue d'une autre randonnée dans la région.

Mr DIM est pépiniériste soit, mais il parle un peu français qu'il a appris dans les livres. Il est aussi musulman, religion qu'il pratique dans la discrétion et sans aucune forme d'intégrisme. Cela lui permet d'avoir deux épouses mais dans sa grande sagesse, une est ici à Kâmpôt professeur au collège, l'autre, arboricultrice et pépiniériste à ses heures, est à Battambang au nord-est du pays, soit presque une journée de voyage. Sa fille, jeune mariée de l'année passée, ressemble à n'importe quelle jeune femme cambodgienne.

En cette saison, son jardin n'est pas très fleuri, mais il est plein de promesses. Nous repartirons avec, entre autres, avec un lot d'orchidées quasiment donné.

En continuant la piste qui passe devant chez lui, nous arrivons à un grand réservoir récemment aménagé. Il a suffi d'une levée de terre entre deux collines assez rapprochées pour créer un bassin d'une belle superficie. Deux villages assez importants ont été noyés et déplacés mais cela a permis de créer une réserve pour l'irrigation en saison sèche et un écrêteur de crues en saison des pluies. Par une petite piste, on peut s'approcher des exutoires à l'aval, pour avoir un coup d'œil sur ce joli plan d'eau.



Nous continuons notre piste d'arrivée, où se suivent les chars à bœufs chargés de gerbes de riz. Laurent veut voir si les travaux d'aménagement ont été poursuivis. La piste qui ceinture le lac par l'est ressemble plutôt à celle du Paris-Dakar après l'épreuve mais nous pouvons avancer au delà des limites reconnues antérieurement. Nous découvrons maintenant au loin la grande chaîne de colline du « *rhinocéros qui*

apprend » mais nous en sommes séparés par la grande dépression que nous avons traversée deux jours auparavant. La piste s'oriente désormais dans une direction qui ne nous est pas très favorable et après la traversée d'un petit arroyo, Laurent cherche à faire demi-tour. Mais l'étroitesse de la trace l'oblige à continuer. Tellement bien que nous débouchons dans une zone de vergers et de défrichage qui nous a rapproché du village de Dâmnak Trach que nous avons traversé avant-hier. Alors pourquoi ne pas tenter la jonction d'autant plus qu'à l'entrée du village nous avons laissé une piste qui ressemble à celle que nous suivons ? Ce n'est pas aussi facile qu'il y paraît et rapidement les difficultés se multiplient et la piste de char à bœuf vient buter sur les diguettes de rizières. Au-delà, ce ne paraît pas raisonnablement accessible et nous faisons demi-tour. Peut-être aurions-nous dû tenter un embryon de piste un peu plus avant mais nous revenons vers le dernier croisement. Nous y rencontrons un grand-père qui nous assure qu'en suivant dans cette autre direction, nous arriverons en une petite dizaine de kilomètres à la nationale 3.

Nous doutons un peu car la piste ne prend pas vraiment la direction souhaitée. Elle plonge dans une rivière encaissée que nous franchissons par un gué tellement facile que je n'ai pas eu le temps d'armer l'appareil photo pour le souvenir. Puis revient maintenant vers l'ouest.

Nous allons passer à environ deux-trois kilomètres de Dâmnak Trach, reconnaissable à son école au toit rouge. La piste est bordée de maisons en bois relativement récentes comme si cette région venait d'être mise en valeur depuis juste trois à cinq ans. Ici un bel élevage de vaches et chèvres, là des cultures. Par contre le chemin d'accès est dans l'état où l'ont laissé les dernières pluies. Mais à part vélos et petites motos, ce ne sont que des chars à bœufs que nous croisons ou dépassons.



Nous rejoignons une belle piste en latérite qui vers l'est conduit probablement à Dâmnak Trach. Belle veut dire plus large mais pas moins défoncée. Nous arrivons enfin à la route N°3. à une grosse douzaine de kilomètres de Kâmpôt.

Mais Laurent nous propose de revenir par une autre piste qu'il connaît. Il sait que nous préférons les « petites routes de campagne », en pleine nature à l'empoignade permanente sur la N°3.

La petite route de campagne traverse un beau paysage de rizières avec ses bouquets de palmier à sucre et son habitat traditionnel. La vie se concentre cependant autour de la piste. Mais quelle piste ! il n'y a pas dix mètres potables. Sovann tressaute presque jusqu'au plafond bien qu'elle soit dans les bras de sa mère ou de sa grand-mère qui craint le pire. Nous croisons le colporteur de petits meubles en rotin avec un chargement invraisemblable, petit arrêt pour regarder travailler des couturières - mère et belle fille ? -.C'est la saison des mariages, ici un mariage traditionnel, là un mariage plus huppé. Sous la traditionnelle tente de réception, il y a une estrade où se démène une chanteuse-animatrice court vêtue aux jambes gainées de résille. On nous salue, on nous invite à partager le bonheur de la famille mais nous avons à faire.

Après une cinquantaine de kilomètres « Orangina » (comme dirait Gandini), nous retrouvons Kâmpôt dans le flamboiement du soleil couchant.

En enfilant une vieille combinaison de travail pour bricoler, je ressens une petite morsure à la fesse. Il s'agit d'une énorme araignée velue qui s'échappe sur le plancher et réussit à disparaître avant l'écrasement. Mais elle doit faire attention car un gecko a élu domicile dans la charpente. Le gecko est une espèce de lézard ou de gros margouillat insectivore d'une quinzaine de centimètres, couleur olivâtre. Il en ferait bien son dessert. Il ne s'approche pas de nous et nous ne cherchons pas spécialement sa compagnie car sa morsure guérit difficilement. Qui plus est lorsqu'il mord, il faut sectionner la tête pour lui faire lâcher prise. Son cri, « ge - ko » signale sa présence le soir. Il nous observe de ses gros yeux globuleux.



Péché de gourmandise : le durian

Ce soir, nous allons chercher les enfants à la sortie de l'école. Les enfants restent dans la salle de classe à l'étage tant que les parents ne sont pas annoncés. Ce sont les appariteurs en chemise blanche qui les remettent aux parents non sans avoir exigés qu'ils les saluent d'abord respectueusement, mains jointes à la hauteur du front. Ce soir les institutrices, en tailleur bleu pale et chemisiers blancs, sont descendues dans la rue pour aider à la remise des enfants aux parents. Si d'Abu-Dhabi à Toulouse, c'est l'occasion d'un bel embouteillage de "monospaces" et autres 4X4 de villes, ici motos et mobylettes sont reines. Et comme sur une moto, on peut mettre deux enfants devant et quatre derrière, la congestion du trafic a trouvé ici une solution Quand au port du casque, une seule mère en portait et l'a fait mettre à son unique mouflet.

Néanmoins, nous constatons au fil de nos ballades que la scolarisation de tous les enfants, est en route. Et à l'heure de la sortie c'est à travers tout le Cambodge, un défilé de vélos et parfois mobylettes où tous les enfants portent le même uniforme : chemise ou chemisier blanc, pantalon ou jupe bleue marine.

Nous gardons les petits avec nous car nous allons voir le coucher de soleil dans le delta de la rivière de Kâmpôt. La pointe du delta est occupée par un village de pêcheurs où l'odeur prédominante est celle des poubelles d'un restaurant de fruits de mer au troisième jour de la grève des éboueurs. Les huttes branlantes, les petits commerces, les échoppes de restauration traditionnelles contrastent avec les bâtiments plus huppés de l'autre rive. Puis une longue piste rectiligne s'enfonce dans le delta au milieu des rizières et des marais salants. Les écoliers reviennent à pied

vers leurs cabanes. Trois ou quatre s'accrochent à la porte arrière pour s'économiser une longue portion de piste en latérite poussiéreuse, mais ne veulent pas monter dans la voiture. La grappe s'éparpille en arrivant dans un village. Il n'y a plus que des marais-salants où, par endroit, les sauniers commencent à rentrer la récolte dans les salorges. Les paludiers dont pas mal de femmes pataugent nu-pieds dans la saumure. A ce qu'ils nous disent, ils ont trois années de récolte dans les salorges et le sel se vend mal. La piste se termine entre deux petites collines d'où un chemin serpente vers la mangrove ; Il y a quelques maisons, quelques jardins, un petit élevage de cochons et vaches, une petite rizière et des cocotiers. Les enfants, nus pour les plus jeunes, nous observent. Nous ne semblons pas surprendre et on nous salue gentiment.

Le coucher de soleil ne tient pas ses promesses : pas assez de nuages et d'humidité dans l'atmosphère pour mettre en valeur le village sur fond de marais salants avec sa frange de cocotiers et son alignement de salorges.



Marais salants du delta

Autre journée de découverte Nous remontons la rivière de Kâmpôt, rive droite. La route n'est pas très longue et se termine en cul de sac dans un fond de vallée où s'est installé un petit centre touristique. C'est parait-il un lieu très prisé des cambodgiens le dimanche. Sur le parcours, nous sommes arrêtés par un garçon qui a installé un panneau stop et prétend nous faire payer un droit d'accès pour le développement du tourisme local, soit disant imposé par le ministère du Tourisme. Cela sent l'arnaque et Laurent ne se laisse pas impressionné d'autant que le tarif est loin d'être symbolique pour les "barangs". Laurent achève de le déstabiliser en lui, demandant ses accréditations officielles, sa carte d'identité, son badge puis embraye derrière une voiture qui vient de passer sans s'arrêter. Nous arrivons au bout de la route et là, deuxième péage (une misère pour les Cambodgiens, 4 \$ pour les étrangers...) pour atteindre le vaste parking du centre touristique en bordure de la

rivière qui après une large boucle revient vers la vallée et n'est plus qu'un petit torrent de montagne. À la saison des pluies, le débit d'eau très important offre un spectacle magnifique.

Sur le chemin du retour, nous empruntons une nouvelle piste qui monte vers une pagode. Du parking terminal, nous avons une très large vue sur la plaine de Kâmpôt, ses petites collines isolées et les méandres de la rivière. C'est dans ce secteur que Laurent a fait ouvrir une piste pour les besoins de "l'empire du tigre". Ayant embauché 30 personnes dont quelques enfants chargés de travaux adaptés à leur âge, ayant soigneusement veillé à ce qu'aucun parasite ne s'imisce dans l'équipe, il est vite reconnu et salué par les familles du bord de la piste.



Les rapides de la rivière de Kampot, à la sortie des montagnes



La rivière de Kampot près du village Cham

Nous continuons la découverte de la rivière en suivant la piste de la rive gauche. Tantôt nous en sommes fort loin, et tantôt tout près. Nous allons jusqu'à un village de pêcheurs peuplé de Chams qui sont musulmans. La mosquée est très loin des splendeurs des émirats. Les femmes et les jeunes filles ont la tête légèrement couverte et ne se cachent pas, la curiosité cambodgienne prédomine. Malheureusement, la piste franchit plus loin un affluent par un petit pont de bois où seules les motos peuvent passer. Fin de la découverte.

Comme nous avons remarqué que sur la rivière, passaient non seulement des bateaux de pêcheurs mais aussi de petites barques remplies de sable, Laurent nous amène découvrir la sablière. L'extraction du sable se fait dans un bras d'un affluent de la rivière de Kâmpôt, un affluent dont la source se trouve non loin de Daunt-Soï, un bel étang-réservoir où l'on trouve de magnifiques nénuphars.

Pour y parvenir, c'est d'abord une longue piste surélevée au dessus des rizières ou nous croisons tout ce qui peut servir de moyen de transport : chars à bœufs, vélos et remorques, petit camions. On y transporte notamment du bois retiré de la rivière et destiné à faire du bois de chauffage. Également beaucoup d'écoliers à pieds ou en vélos. La rivière est dans une gorge sableuse, une vingtaine de mètres en contrebas, lors des crues, en saison des pluies, elle peut monter jusqu'au pied des maisons. Et cette année, la crue fut exceptionnelle, emportant des terrains. Un petit pont permet de la franchir en moto et de toute façon au-delà, c'est une zone de marais et de forêts. Dans une anse, une dizaine de barques de pêcheurs y sont amarrées.



Métier à tisser les nattes de bambou

Un peu plus loin, Laurent nous montre deux grandes “bâtisses”, deux grands hangars sans cotés. En s’approchant de plus près, nous y découvrons, alignés, une trentaine de métiers à tisser d’un genre particulier. Il s’agit de métiers à tisser les nattes de bambou, celles que l’on utilise beaucoup pour faire des murs de maison cambodgienne, des claies pour le séchage des grains, des pare vents et une autre foule d’usage que la débrouillardise cambodgienne s’ingénie à trouver. Quelques jeunes et moins jeunes s’activent à préparer les lanières de bambou d’un centimètre de large environ qui sont mises à tremper dans la rivière, une fois débarrassées de leurs nœuds. La patronne, cham comme tous les habitants du bord de la rivière, vient nous saluer. C’est une femme d’autorité, cela se voit immédiatement. Elle nous montre comment fonctionne le métier. Effectivement, on obtient une natte régulière et de belle facture. Elle offre du travail à qui veut. Tout est fourni, la natte est payée entre 2000 et 4000 riels (1/2 à 1 \$) selon la qualité de l’ouvrage. Elle la vend ici 15000 riels soit presque 4\$ et on les trouve au marché autour de 17000 riels. Selon elle, on peut faire facilement deux nattes en une journée mais la moyenne est plutôt d’une. Laurent repart avec une belle natte mais “Madame Cham” ne négocie pas. Lorsque la nuit tombe, on vient la chercher dans une de ces fines barques traditionnelles taillées d’une pièce dans un tronc d’arbre. Elle fera la traversée debout, sans mouiller le bas de son pantalon de soie bleu pâle, avant de regagner sa maison dans la cocoteraie sur l’autre rive.

Retour au bord de la rivière où un mariage, un de plus, nous saoule avec son pot-pourri de musique traditionnelle cambodgienne, de techno à la sauce indochinoise et de vieux refrains occidentaux customisés.

Depuis longtemps, Laurent pense que l'imposant massif qui se dresse à quelques kilomètres au sud-ouest de Tuk Meas (prononcer "tukmi") peut être traversé de part en part. La carte des années 60 ne montre aucune piste mais la planimétrie laisse espérer une possibilité de passage. Ce sera l'objectif de notre prochaine randonnée.

Nous voilà parti de bon matin, car pour y parvenir nous prévoyons l'exploration d'un bout de piste qui rejoindrait le nouveau réservoir (celui que nous avons contourné il y a quelques jours) à Dâmnak Châng Aeu, un gros village au croisement des routes de Kampot à Kompong Trach et celle venant de Kep. D'ailleurs il s'y tient quotidiennement un assez grand marché. Sur les anciennes cartes, cette piste est bien marquée, existe-t-elle toujours ? A-t-elle été modifiée ? Nous aimerions avoir la réponse.

Nous passons devant le jardin de Mr Dim, puis continuons la piste en longeant le réservoir. Nous laissons sur notre gauche la piste qui remonte vers Dâmnak Trach et poursuivons notre progression sur une trace où l'on a plus de chance de rencontrer un char à bœuf ou une motocyclette qu'un autre véhicule. Nous croisons quelques Ben-Hur locaux, nous en rattrapons d'autres. Les bœufs ou les vaches attelées ne sont pas des foudres de guerre mais ces animaux ont une fâcheuse tendance à partir dans des directions opposées et à mettre l'attelage en vrac dès que quelque chose les affole. Et le bruit du 4X4 est de cela. Il faut attendre que le char se gare et que le conducteur ait maîtrisé l'attelage avant de doubler ou s'arrêter pour laisser le char nous croiser.

La piste est de moins en moins bon état et nous demandons à quelques cambodgiens rencontrés sur ce chemin si nous avons une chance de rejoindre Dâmnak Châng Aeu. Leur réponse est claire : cette piste ne va nulle part si ce n'est à un wat (une pagode, un lieu de prière) sur une colline. Cependant nous n'accordons qu'une confiance relative aux informations des Cambodgiens qui comme les Africains n'aiment pas trop déplaire et de plus n'imaginent pas les capacités de pénétration du 4x4.

Nous débouchons maintenant sur une assez vaste plaine ceinturée de collines tout alentour. GPS et cartes nous montrent que nous avons largement dépassé Dâmnak Châng Aeu et que nous pourrions espérer rejoindre la piste de la poivrière. Les collines se resserrent, la piste de plus en plus succincte franchit un ruisseau sur un joli pont de bois très suffisant pour un char à bœufs ou des mobylettes mais limite pour notre véhicule. Cependant la construction est assez bien faite et après réflexion, Laurent s'y engage.



Nous laissons une petite piste sur notre gauche pour suivre celle d'un char que nous avons rattrapé. Il nous faut jouer de la machette pour éliminer quelques branches gênantes et pendant ce temps-là, le char continue son chemin. Nous ne le reverrons plus. La piste est désormais tracée en pleine jungle, de moins en moins marquée, suit peu ou prou la courbe de niveau des collines mais ne nous fait pas progresser vers des repères connus qui restent assez loin. Nous sommes bloqués, marche arrière (dommage pour une aile qui accroche un tronc coupé à 50cm du sol), autre piste où des bouses fraîches signalent le passage du char que nous suivions, mais ce n'est même plus une piste, nous sommes noyés dans la végétation et il faut se résoudre à faire demi tour.

Nous apercevons le wat sur sa colline, simple construction traditionnelle mais à la forme caractéristique. Nous prenons un autre embryon de piste qui semble y conduire. Sur le bord du chemin, nous rencontrons un groupe de cambodgiens en train d'édifier une case. Laurent engage la conversation et nous apprenons que nous sommes dans une région de développement. Chaque agriculteur se voit attribuer entre 3 et 5 ha à défricher et dont il sera propriétaire dans 3 ans pour une somme modique -sauf si un homme d'affaire véreux ne se présente à ce moment-là avec un (faux) titre de propriété dont il vient juste de se souvenir, le risque n'étant pas négligeable. Il nous confirme qu'à part au Wat, la route ne mène à rien et qu'il n'y a aucune issue pour sortir du cercle de collines, hors le chemin que nous avons emprunté.

Nous poursuivons jusqu'au bout du chemin. Au pied de la colline du wat, il y a un hameau de trois ou quatre maisons cambodgiennes et une minuscule école sous un toit de palme, des enfants, des femmes, une grand-mère, tout un petit monde crasseux et pauvre mais souriant. Nous montons tous ensemble au sommet de la colline y compris la grand-mère qui a un problème de hanches et ne peut pas marcher debout mais avance toujours accroupie, façon danse des canards, toujours

avec le sourire. Depuis le wat, nous avons une assez belle vue sur la plaine et les collines qui la ceignent. Le défrichage est bien avancé mais il est clair qu'il n'y a pas d'échappatoire.



Piste impossible

La seule solution, sauf à découvrir un passage vers Dâmnak Châng Aeu, consiste à revenir au réservoir, à rejoindre Dâmnak Trach de l'autre côté des collines et de là Tuk Meas à travers les rizières.

Nous essayons cependant encore deux petits bouts de piste, l'un nous conduit au cœur d'une très belle propriété, l'autre, selon un cambodgien rencontré, nous conduirait bien à Dâmnak Châng Aeu mais il faut franchir un gué. Hélas, le gué se révèle beaucoup trop profond, Laurent qui le sonde un bâton à la main, a de l'eau jusqu'à mi-cuisse et nous décidons sagement de faire le grand détour.

Le chemin nous paraît plus simple aujourd'hui alors que nous n'avons pas d'inquiétude sur la suite. Mais il reste toujours aussi défoncé. Lorsque nous passons le gué, nous prenons le temps de faire la photo souvenir.

Nous rejoignons la piste en latérite au nord de Dâmnak Trach et prenons la branche vers le village. Rapidement la latérite est de moins en moins présente pour disparaître définitivement : il n'y avait plus d'argent Cependant la piste continue de zigzaguer entre les rizières et les boqueteaux. Nous passons un gué peu profond mais large. Une zone probablement infranchissable dès que la saison des pluies s'amorce. Encore des boqueteaux et des rizières et un autre gué au premier abord plus profond. D'ailleurs un petit pont le franchit mais trop étroit et trop fragile pour nous. On voit que les chars à bœufs passent le gué alors Laurent s'y engage à son tour avec pas mal d'élan. Nous arrivons maintenant au centre de Dâmnak Trach. Pour éviter la longue piste défoncée, nous demandons à un jeune si la piste de droite

rejoint celle de Tuk Meas. C'est possible dans le principe, mais sa mimique est éloquent : il faut être un tantinet barjot pour s'y engager avec autre chose qu'un char à bœuf, vraiment il nous conseille la piste "normale".



À la découverte

Pour notre bonheur de quatre-quatreaux, nous sommes un peu barjots. La succession de pistes que nous allons emprunter échappe à toute description. Nous naviguons au cap, cherchant un passage entre les rizières, là où les chars à bœufs chargés de la moisson ont tracé un réseau plus marqué. Ce n'est pas impossible mais il faut éviter de mettre les roues dans les ornières profondes au risque de se poser sur la caisse. Laurent maîtrise bien son engin et nous progressons régulièrement. Encore un gué asséché qui, en saison humide, poserait bien des problèmes, un petit hameau où une jeune fille nous dit que nous ne sommes pas loin de la "piste rouge", celle qui court au pied de la colline du rhinocéros. Et effectivement nous arrivons sur la grande piste que nous avons parcourue la dernière fois. Bien secoués, mais heureux d'avoir fait cette liaison, alors que la carte n'indique qu'un paysage de rizières. Cette traversée nous apprend qu'un réseau de piste est en train de se tracer et la cartographie a du mal à suivre.

Au carrefour suivant, nous repartons à la découverte. Nouvelle piste, bien tracée au début mais les crédits une fois de plus ont été insuffisants et la latérite laisse rapidement la place à la piste brute : pour créer une piste et la mettre hors d'eau en saison des pluies, deux grands fossés sont creusés à la pelleuse, de part et d'autres du tracé. Ensuite pour la durcir une couche de latérite est étendue puis compactée. Cela va très bien pour la majorité des véhicules mais les gros camions lourdement chargés fragmentent la latérite et à la moindre pluie, les ornières se creusent. Normalement seuls les petits camions devraient emprunter ces pistes, mais les gros déplacent ou enlèvent les obstacles destinés à leur en empêcher l'accès.



Nous traversons un hameau. La piste est coupée par une mare boueuse où barbote une bande de gamins. Un des plus grands nous dit que la traversée est impossible et qu'il faut faire un détour par le village. En fait, les gamins ont dévié un ruisseau dans un creux de la route et traquent les poissons. Je fais quelques photos de leurs frimousses barbouillées de boue, une gamine plus délurée que les autres s'essuie prestement le visage sur le tee-shirt de son frère et s'impose au premier plan pour avoir le privilège de passer peut-être à la postérité. C'est le visage barbouillé de boue grise qui m'intéressait. Pendant ce temps Laurent a sondé cette "coupure humide" et constaté qu'il n'y avait aucun problème de franchissement et cela sans détruire leurs pièges. Je jette un coup d'œil à la bassine que surveillent les mamans, il y a bien quatre à cinq kilos de friture.

La piste continue pour devenir une digue fermant un réservoir. Et pour rejoindre la belle piste en latérite un peu plus loin, il faut en descendre car c'est de plus en plus étroit. Un peu sportif et spectaculaire et nous voilà sur la grande diagonale qui va de Kâmpông Trach à la RN3. Nous allons la quitter un peu plus loin pour une petite piste étroite qui va vers l'Est et se dirige vers les "pains de sucre" calcaires où se trouve notamment le temple aux 300 marches et d'autres datant de l'époque préangkorienne. Nous cahotons ainsi au milieu des rizières et nous sommes arrêtés par le Landcruiser qui nous avait dépassé tout à l'heure. Ils sont quatre cambodgiens et tournent autour, car dans une ornière plus importante que les autres, la caisse est posée et deux roues n'accrochent pas. En plus, nous nous apercevons que sa boîte de transfert ne fonctionne pas. Après plusieurs essais infructueux, nous l'en sortirons par l'avant avec une traction travers à l'aide d'une ficelle d'un diamètre ridicule qui traînait au fond du Toy de Laurent et aussi parce que quelques paysans de passage ont attaqué la diguette avec leur petite pelle. Les cambodgiens qui parlent un

français impeccables, nous remercient chaudement car ils se voyaient passer la nuit dans la rizière. Mais ce qui est étonnant c'est l'attroupement qui s'est formé : gens de passage en mobylette, pêcheurs de grenouilles et belles cambodgiennes de retour du marché de Tuk Meas. ;



Nous continuons sur les diguettes de rizières et nous arrivons aux abords du pain de sucre qui abrite le temple aux 300 marches. Et quelle n'est pas notre surprise de constater que la quiétude de ce lieu est menacée par l'implantation d'une gigantesque usine de ciment. Lors de notre dernière visite seul le marteau des petites casseuses de cailloux troublait la prière des moines. Aujourd'hui c'est peut-être plus d'un millier de personnes qui est à pied d'œuvre. Logements, cuisines et réfectoires dans le style cambodgien fonctionnent à plein. Les dernières tours de fabrication du béton sont en phase finale d'édification, le service de sécurité en uniforme impeccable, radio à la main, monte la garde, une belle route goudronnée relie le centre à la nationale 16 et nous devons nous garer en catastrophe pour éviter une toupie béton. Ce n'est sûrement pas ce Cambodge que nous aimons mais c'est un mal nécessaire.

Petit arrêt ravitaillement à Tuk Meas. Nous y sommes à l'heure de la sortie des classes. Ici la région est moins riche et les mobylettes sont rares. Les enfants vont par deux sur des vélos en bon acier chinois. Métier essentiellement féminin, celles qui ne vont pas ou ne vont plus à l'école tiennent boutiques de petits en-cas locaux pâtisseries maison, beignets de légumes, jus de canne en sachet avec glaçons et autres gourmandises. Pour notre cas, nous avons acheté de petites madeleines "maison" et un sachet d'une pâtisserie au goût subtil et aux ingrédients indéfinissables.

Et voilà le point d'orgue de la journée. À peine plus d'un kilomètre au sud de Tuk Meas se dresse un petit massif calcaire, le Phnum Kohea Luong qui est l'assemblage de plusieurs pains de sucre disposés de telle façon qu'ils enserment une petite vallée. D'après la carte au 1 :50000 il n'y a pas de pistes mais la planimétrie laisse penser qu'un passage est possible. Ce sera notre challenge de fin de soirée.



Sortie de la vallée secrète

Nous nous engageons sur une piste qui nous fait pénétrer dans la vallée – tout de suite baptisée "la vallée secrète" - entre les falaises de calcaire. Ici aussi la place a été colonisée par les casseurs et casseuses de cailloux et une trace à l'évidence fait le tour des stations de travail. Cela se passe à peu près bien pour les trois premiers kilomètres, mais au fur et à mesure la progression la trace est de moins en moins évidente. La végétation se resserre, le sol est inégal, parsemé de pierres de toutes tailles et aussi parfois de troncs d'arbrisseaux coupés à mi-hauteur. Un peu plus loin un berger garde un troupeau de vaches, nous butons sur un morceau de terrain défriché, un espèce de jardin. Nous semblons être au bout de la trace alors que nous constatons ce que la carte laissait prévoir, il y a un passage entre les falaises. Il n'est pas question de forcer le passage dans la jungle mais après un 180° nous découvrons une autre trace qui contourne le jardin et s'enfonce dans la végétation. Nous nous retrouvons encore entre des falaises mais beaucoup plus espacées pour déboucher sur un autre champ clôturé de bambous. Pas de passage pour aller au-delà, alors que nous venons de franchir le dernier goulet. Nous partons sur de vagues traces mais une rizière nous barre la route. Devant nous, seuls deux rochers aux formes bizarres, évoquant une tête de cheval et une tête de lion, semblent monter la garde de la porte de sortie. Après un circuit en hors piste intégral, nous revenons sur nos pas pour une nouvelle fois découvrir un passage dans cette jungle. On ne peut pas qualifier de piste, la trace que nous suivons mais elle est assez nette et plus fréquentée au moins par des chars à bœufs pour nous laisser entrevoir la

réussite de notre projet. Un peu plus loin, une cambodgienne moissonne une petite rizière ; elle nous confirme qu'en continuant un peu plus loin vers le bord du dernier pain de sucre nous allons trouver une piste. Effectivement, nous trouvons cette piste, non loin et nous pouvons savourer la réussite de la traversée de la vallée secrète. Nous rejoignons par une étroite levée de terre en bord d'un canal, l'ancienne piste vers le temple aux 300 marches puis Tuk Meas.

C'est l'heure du retour vers Kâmpôt, à l'heure où le soleil couchant éclaire les collines et les rizières mais aussi à l'heure où du cochon au vélo en passant par les poulets, les chiens et les enfants, tout le monde est sur la route.



La maison de Poh et son jardin

De cette série d'explorations, nous pouvons tirer au moins deux conclusions. Les cartes que nous possédons sont finalement très précises quant à la planimétrie et les grands axes mais plus très à jour en ce qui concerne une série de nouvelles pistes ou de réservoirs qui ont été construits dans les dernières années. Mais comme il est possible de s'appuyer sur des cartes, certes au millionième, plus récentes en ce qui concerne les grandes pistes nouvelles, notre découverte d'un certain Cambodge va encore nous réserver bien des plaisirs pour nos prochains voyages.

Il nous faut une petite journée de récupération et d'activités diverses avant de suivre Laurent pour une visite à sa propriété de Daunt-Soï. La piste ne s'est certes pas améliorée depuis dix jours mais lorsque l'on sait où l'on va cela parait plus court. - - -

Nous refaisons un tour du propriétaire, et admirons le beau jardin de Poh. Les enfants taquinent les chèvres et Tyout est tout heureux de montrer son domaine.

La chaleur est un peu tombée lorsque nous prenons la piste vers le Nord. Nous en avons parcouru une partie la dernière fois mais la curiosité nous pousse à aller voir un peu plus loin. C'est l'occasion de traverser un des affluents de la rivière de

Kâmpôt qui prend sa source dans un réservoir où poussent les nénuphars puis un peu plus loin une petite rivière qui est probablement une des branches les plus importantes des collecteurs qui en se réunissant forment la rivière de Kâmpôt. De part et d'autres de cette piste assez large quelques pistes plus petites paraissent devoir mener à quelques hameaux perdus dans la jungle et la forêt, coincés entre collines et marais. La route a amené le téléphone portable et la télévision car les antennes fleurissent accrochées à des cahutes traditionnelles. Connaissant le goût des khmers pour les images et le cinéma, c'est une part de rêve qui entre tous les jours sous la paillote.

La piste nous conduit jusqu'au village de Koh Sla, Un gros hameau plutôt qu'un village, avec sa boutique paillote, les pompistes qui débitent le carburant en bouteilles de coca-cola et les fesses nues des plus petits. Nous voudrions revenir vers l'est et la nationale 3 mais tous les gens à qui nous demandons, s'accordent à dire que la piste n'ira que dans le futur (peut-être) et que pour l'instant en continuant nous n'aboutirions qu'au parc national de Kirirom. Ce qui d'après les cartes n'est pas tout près mais propose certainement de beaux paysages. Nous réservons l'exploration de ce secteur pour un prochain voyage et reprenons la route de Kampôt.

Il est heureux de constater que nos petits enfants sont "opérationnels"..... et ne veulent surtout pas rater un voyage en compagnie de Tâ et Yey (grand-père et grand-mère). Pourtant le Toyota de Laurent a une suspension aussi dure que les sièges et les routes du Cambodge, pour autant qu'elles se soient sensiblement améliorées sont encore loin d'être un billard. Au Cambodge, le permis et l'assurance ne sont pas obligatoires, la ceinture est recommandée sans plus et si les petits enfants passent une partie du voyage sur les banquettes latérales arrières transformées en salle de jeu, personne n'y trouve à redire.

Nous remontons le Tonlé Sap. La route est bordée par des aires de séchage du poisson. Péché dans le Tonlé Sap, le produit est destiné à l'alimentation animale et à la fabrication d'engrais. Tout un monde qui vit de la rivière et s'active avec des méthodes artisanales pour trouver les moyens de vivremais aussi sur des dizaines de kilomètres une odeur de poisson qui s'emble s'infiltrer partout.

Nous dépassons Oudong, avec son temple en sentinelle sur une colline isolée. C'est l'ancienne capitale royale : Phnom Penh n'est réellement devenu la capitale du royaume que dans la deuxième partie du 19^{ème} siècle. Ensuite la route s'écarte de la rivière et traverse une zone de rizières avant l'arrivée à Kompong Chnang (littéralement "le port des poteries").

Laurent nous amène pour un petit tour en campagne. Nous allons rencontrer sa copine potière. La mamie qui approche les 87 ans fait toujours son lot quotidien de poteries selon la méthode ancestrale c'est-à-dire sans tour de potier. Une cruche est ainsi entièrement façonnée avec une planchette de bois ce qui demande un certain effort. Et lorsque l'on voit la "maison" dépourvue du moindre confort, on se dit que cette dame a beaucoup de courage.

Autour de la maison et dans les rizières, se dressent les palmiers à sucre. (cf. CR 2004 p 5) C'est l'heure de la récolte qui a lieu matin et soir. Les jeunes escaladent le palmier à l'aide d'une échelle faite d'un bambou collé au tronc lisse. On nous offre un de ces tubes de bambou ou le jus a été récolté. Il faut serrer les dents pour ne pas avaler moustiques et papillons qui se sont pris dans ce piège. Le jus douçâtre sent un peu la fumée mais trouve beaucoup d'amateurs chez les cambodgiens et encore plus lorsque celui-ci est fermenté devenant la bière de palme. La production de sucre et de mélasse tendrait à diminuer au fils des ans.

Nous terminons notre ballade en empruntant quelques pistes zigzaguant au milieu des rizières pour enfin retrouver la grande route bitumée, tout en admirant un coucher de soleil enflammé.

La route vers Siem Reap est longue aussi avons-nous programmé le réveil aux aurores. Le jour se lève vers 6h00 et le Cambodge est largement réveillé. Nous allons profiter des heures fraîches de la matinée.

Il y a presque 200 km pour rejoindre Angkor. Les routes du Cambodge depuis notre première visite en 2001, ont beaucoup évolué. Mais il reste encore des passages pas mal bosselés, ce qui explique qu'il nous faudra toute une belle journée. Cependant ce voyage est loin d'être monotone. En dehors du paysage, il y a tout le petit monde de la route. La logistique asiatique a de quoi surprendre mais elle fait preuve d'efficacité et d'ingéniosité. Nous faisons connaissance avec un vieux couple de potiers sur son char à deux bœufs qui avance paisiblement mais sûrement. Ils vont parcourir des centaines de kilomètres, vendant au fur et à mesure leurs poteries, les bœufs se chargeant d'éliminer la paille de riz de l'emballage. Il y a aussi les minibus surchargés, les motos-remorques, les motos avec trois, quatre ou cinq passagers, les fous du volant d'autant plus dangereux que les amortisseurs à bout de souffle, l'étroitesse de la voie et la circulation intense rendent aléatoire la maîtrise de leur véhicule, si tant est qu'ils n'ont pas le volant à droite et à quatre ou cinq sur les sièges avants, ne se partagent le travail. Et aussi les écoliers à pied, à vélo, à moto, par deux ou par trois sur chaque cycle. Le "boum scolaire" est vraiment visible sur toutes les routes du Cambodge à l'heure de la sortie.

Nous avons droit à une première image forte lorsque nous prenons le bac pour traverser le Tonlé Sap pour rejoindre la route de Phnom Penh. A côté des fleurs de lotus, des petites marchandes nous proposent à grignoter des sauterelles et des larves grillées. Et aussi des œufs, des brochettes de viande, de la soupe et si nous avons une grosse faim, de la tortue cuite dans sa carapace. C'est une espèce protégée et la marchande n'est pas très heureuse de me voir la photographier. Ne

jugeons pas : lorsque il faut remplir la gamelle de la famille, il me semble que toutes nos considérations écologiques de pays nantis ne peuvent avoir cours. Le véhicule voisin est un minibus : une dizaine de personnes sur le toit, les "bagages" débordent sur la ridelle arrière et sur le siège passager pas moins de trois cambodgiennes pour occuper le même espace que moi. Un autre monde.....

Quand le bac accoste, ceux qui attendent de l'autre coté voudraient entrer avant que nous soyons sortis. Quant à ceux qui sont dessus, ils n'ont qu'une hâte c'est de s'échapper comme si le bac allait couler. Et pourtant la traversée dure moins de 10 mn. Mais après tout en France, c'est aussi un peu comme ça.

La route, construite sur une large digue, surplombe les rizières, certaines sont en eau, d'autres asséchées et livrées au buffles et zébus qui broutent une maigre végétation. Ça et là, les trous d'eau sont couverts de nénuphars ou de lotus. Il y a même de beaux petits lacs où le rose des nénuphars fait de superbes taches de couleur car c'est le matin que la fleur s'ouvre pour se refermer dans l'après-midi. Le lotus entre dans l'alimentation des cambodgiens soit, en grignotant les graines de sa capsule florale comme des cacahuètes, soit en utilisant ses pousses dans la composition de quelques plats typiquement asiatiques mais fort savoureux pour l'expérience que nous en avons faites. Tout au long de la route, des gamines proposent des petits paquets de trois ou quatre tiges de lotus. Après les photos, nous testons cet agace-dents : il faut extraire la graine puis l'amande de la graine (une sorte de fève) pour une noisette au goût légèrement acide. Un régal pour Yohann et Rasmey.



Le bac sur le Tonlé sap

Laurent nous arrête à la sortie du village de Chi Kraeng pour nous donner le temps d'admirer le vieux pont de Spean Prapto's qui date de l'époque angkorienne, les arches sont construites en latérite et ont résisté à l'épreuve des siècles surtout du dernier siècle où le trafic de camion et autres engins roulants surchargés l'aurait mis en péril à court terme. Ce pont est très grand (77 m de long, 16m de large, 14 arches de 6m de flèche) et heureusement n'est plus accessible qu'aux mobylettes et piétons. Nous retrouverons d'autres ponts de ce type mais plus petits tout au long de la route sur les cinquante derniers Kms qui nous mènent à Siem Reap dont nous approchons.

Voici le premier contact avec Angkor. Nous y étions venu en 2001, nous y revenons.

Avant l'arrivée à Siem Reap, Laurent nous arrête aux portes du Prasat Bakong, un temple assez bien conservé avec une belle pyramide centrale à cinq étages dont la première édification à la fin du 9eme siècle, fut confortée par des reconstructions successives en grès au lieu de latérite et ce jusque vers le 12eme siècle, c'est à dire la grande époque d'Angkor. Le temple est entouré d'un mur et de douves qui mettent en valeur ce très bel ensemble. Compte tenu de l'heure, nous nous contentons d'un coup d'œil extérieur mais une grappe de petits vendeurs et vendeuses nous entoure aussitôt..... et n'ont pas l'intention de nous lâcher sans avoir fait affaire. Laurent et Jacques discutent ferme tandis que je tente d'immortaliser le merveilleux sourire de ces jeunes cambodgiennes lesquelles se prêtent volontiers au jeu. A côté d'elles, un peu dépenaillée et bien moins gâtée par la nature, une jeune femme donne le sein à un bébé "un peu cra-cra". Laurent nous dira un plus tard qu'elle n'a que vingt ans, sourde et muette, débile légère, et que l'enfant est né d'un viol. Et pourtant elle

souriait, les autres jeunes filles ne l'excluant pas de leur groupe. Nous le redirons souvent avec Jacques et nous le constaterons tout au long du séjour, les vendeuses non seulement jouent de leurs charmes mais procèdent avec une insistance sereine jusqu'à réussir la vente. Un beau sujet d'étude pour les écoles de commerce occidentales!



Le vieux pont de Spean Prapto's qui date de l'époque angkorienne



Tout en sourire, les petites vendeuses

Nous continuons la visite par le Bayon. Signe particulier : c'est sur l'esplanade d'entrée qu'il est possible de louer un éléphant pour en faire le tour. Les mêmes sont impatients de monter sur l'éléphant et de partir pour ce tour de manège hors du commun. C'est à peine s'ils accordent un regard à leurs grands-parents qui tentent d'immortaliser cet événement. Une jeune marchande vend des bananes pour donner à manger aux éléphants à un prix vraiment excessif. Le Bayon, c'est une débauche de bas-reliefs et surtout des tours avec des têtes monumentales. Comme de nombreux temples du site, il offre plusieurs niveaux que l'on atteint par des escaliers de pierres très raides ou quelques rares escaliers en bois très prisés des mamies les moins sportives. Deux groupes d'étudiants en habits de danses traditionnelles, nous proposent de nous photographier en leur compagnie moyennant quelques dollars "of course". C'est si gentiment proposé que nous sacrifions à la photo souvenir : attention on ne doit pas toucher la danseuse !

Du Bayon nous passons au Ta Keo, un temple pyramide dont la "décoration" est inachevée. On dit que la foudre serait tombée sur le temple après qu'il eut été édifié ou que la mort de son Roi créateur, Jayavarman V interrompit simplement les travaux. De mon point de vue, c'est un très beau temple avec des proportions élancées et pour s'en pénétrer, il faut escalader (à nos risques et périls, c'est précisé) les gradins très raides qui mènent à la tour centrale.



Pour la photo souvenir au Bayon

Laurent nous emmène ensuite à l'entrée Est du Ta Prohm. Nous avons appris depuis que cette porte est l'accès rituel du temple. Le Ta Prohm, c'est le temple qui partage avec le temple principal d'Angkor Vat l'imaginaire d'Angkor. C'est un temple où l'on a volontairement laissé une partie de la végétation en place, bien que de nombreux travaux de sauvegarde aient été entrepris. C'est par ce premier temple que nous avons fait la découverte d'Angkor en 2001. L'enceinte extérieure est un quadrilatère d'environ 1200m de côté où vivaient, paraît-il, plus de 12000 personnes. Nous le traversons accompagné de Yohann et Rasmey alors que le reste de la famille nous attend à la sortie Ouest. Le Ta Prohm est un bonheur pour photographe. Les fromagers et autres arbres plongent leurs racines dans la pierre, enserrant des murs, des galeries, mettent en valeur des motifs architecturaux. Nous n'échappons pas aux photos traditionnelles où il faut faire quasiment la queue pour faire "LA" photographie du Ta Prohm.

Nous faisons encore une escale au Preah Khan. Une partie n'est plus accessible à cause des dégradations des assemblages de pierre. C'est dans ce temple qu'en 2001, traversant des couloirs aux plafonds écroulés et enjambant des pierres, un guide nous avait accompagné jusqu'à une vieille nonne veillant sur "la femme parfaite", un bas relief représentant l'idéal féminin version 12^{ème} siècle finalement pas très éloigné des canons de la beauté d'aujourd'hui. La nonne avait prédit un mariage heureux et fécond. Elle n'est plus là pour constater la réalisation de ses prédictions. Le temple est toujours un lieu de culte et Laurent se prend la tête avec une bande de jeunes américains débraillés et irrespectueux.



Au coeur du Ta Prohm

Nous finirons la soirée en espérant faire un bon coucher de soleil sur Angkor Vat. En 2001, Laurent nous avait emmené au Krol Ko, un temple à l'est, des terrasses duquel nous avons pu admirer le coucher de soleil sur le temple principal. Curieusement cette année, il n'y a personne, mais à peine avons-nous entamé l'ascension des premiers gradins qu'un policier, sorti de nulle part, nous ordonne de partir. Le site des temples ferme à cinq heures soit une bonne demi-heure avant le coucher du soleil. Il n'y a plus qu'un seul endroit autorisé, là où s'entassent 3000 personnes. Dommage !

En rentrant, nous repassons près d'Angkor Vat et là surprise : les tours centrales sont illuminées et changent de couleur.....

Alors, à défaut de coucher de soleil, nous allons tenter le lever du soleil sur Angkor Vat. Nous sommes debout largement avant le jour.et nous ne serons pas seuls. Adossés à la première enceinte ou agglutinés au bout du bassin, chacun guette l'instant magique. Disons qu'il y a entre 1000 et 2500 personnes..... et que l'équipement photo va du téléphone portable aux engins de plus de 10kg avec double optique pour prises de vues stéréoscopiques. Le soleil apparaît entre les tours et les flashes crépitent puis peu à peu la foule se délite. Certains repartent vers la sortie, d'autres se restaurent, d'autres comme nous entreprennent la visite. Nous irons jusqu'à accéder à la tour centrale pour laquelle il faut passer par un escalier très raide aux marches très étroites et très hautes. Nombreux sont les cambodgiens venus accomplir le rite à Angkor Vat. Et beaucoup d'aïeules que l'escalade ne dérange pas le moins du monde. Peu de chose à côté d'une demi-journée de voyage dans un bus surchargé ou sur une moto-remorque. Geneviève surmonte son vertige et suit les aïeules dans l'escalier « angkorien ». Nous escaladons, nous

photographions, nous admirons, nous sommes à Angkor Vat et l'endroit reste magique.



Angkor s'éveille

La matinée est bien avancée lorsque nous nous portons vers la terrasse des éléphants. La lumière n'est pas excellente pour faire de belles photos mais l'endroit est grandiose. On imagine sans peine la magnificence des fêtes qui se donnaient sur l'esplanade en face. De la terrasse, nous cherchons l'ombre des grands arbres car en ce milieu de journée la chaleur est presque accablante. La grande allée, bordée d'échoppes qui vendent presque toutes la même chose, conduit vers le Phimeanakas, un petit temple d'une quinzaine de mètres de haut que l'on peut escalader (toujours à nos risques et périls) pour avoir une belle vue d'ensemble et admirer la jungle environnante. Pendant qu'avec Jacques, nous nous offrons la traversée directe, Geneviève faisait le tour pour nous attendre à la descente. Toujours sous le couvert des arbres, nous traversons un mur d'enceinte par une porte écroulée et arrivons au Baphuon. Ce très beau temple est en cours de restauration et ne peut-être visité. C'est là que nous retrouvons Laurent, Tchoep et les enfants. Petite pause et aussitôt les petits vendeurs sont là. D'abord un gamin d'une quinzaine d'années avec son plateau de fruits et friandises. Je me laisse tenter par des mangues mures à point assaisonnées d'un mélange sucré-salé-pimenté. Puis une petite vendeuse qui propose diverses étoffes. et réussira la vente ! Laurent nous propose une autre visite : le Neak Pean. Pour l'atteindre, il faut faire un peu de marche, mais l'endroit a un charme indéniable. Un petit édifice est situé au milieu d'un bassin d'une centaine de mètres de coté et autour duquel se trouvent 4 autres bassins. Le tout est partiellement asséché mais à l'époque de sa construction vers le 12^{eme} siècle, l'ensemble se trouvait au milieu de grands réservoirs. Nous revenons en traversant échoppes et restaurants typiques qui proposent à l'envie souvenirs et douceurs.

Pour la conclusion de ces deux jours de visite, Laurent nous invite à (re)découvrir Banteay Srei (La Citadelle des Femmes). Ce temple fut rendu célèbre par le vol d'un linteau de 800 kg par André Malraux. Situé très à l'écart du circuit classique, bien que de petite taille, c'est un vrai bijou taillé dans le grès rose. Les méfaits de Malraux sont largement soulignés dans les explications des guides touristiques et nous trouvons qu'ils sont minimes par rapport au vandalisme subi depuis sur les différents sites, comme la disparition récente (août 2006) des nymphes de la rivière aux lingams à dix kilomètres de là.

Depuis 2001, une très bonne route est finie et nous évite désormais l'épreuve de la poussière et des nids de poules. Même le village de vanniers que nous devons traverser, s'est amélioré. Beaucoup de belles constructions en bois avec des toits en tôle (c'est moins folklorique mais plus efficace en cas de grosse pluie) ont remplacé les paillotes traditionnelles.

Notre visite d'Angkor se termine. Pour attendre la fin des embouteillages nous attendons le coucher du soleil au bord du Srah Srang, un grand bassin qui aurait été construit entre le 10^{ème} et le 13^{ème} siècle. Seuls les éléphants n'avaient pas le droit de s'y baigner. La nuit se referme sur Angkor et ses trésors.

Encore un réveil matinal. Les petits sont déjà debout pour accompagner grand-père, grand-mère et grand-oncle à l'aéroport de Siem Reap. Hélas, ils ne peuvent aller au delà du premier contrôle. Bye-bye, à la semaine prochaine. Formalités rapide d'embarquement et départ de Siem Reap.

Nous arrivons à Pakse, grosse ville au sud du Laos.

Nous avons un peu de chance car il n'y a pas beaucoup de touristes qui s'arrêtent à l'escale de Pakse. Heureusement car ce n'est pas moins de dix coups de tampons et une signature plus 35 dollars qui sont requis pour obtenir le visa. Bien moins efficace qu'à Phnom Penh mais pas moins accueillant. Sur ce coup-là, nous voilà bon dernier à la sortie et les solutions de transport ne sont pas légion. Nous négocions un taxi pour Champassak, l'ancienne capitale et nous lui demandons de nous trouver une bonne guesthouse. Pas de circulation sur de belles routes, passage d'un bac "bricolé" avec de vieilles barges, un pays qui, à première vue, est très rural, peu développé mais où, comme dans le reste de l'Indochine, les gens sont pleins de gentillesse.

A Champassak, le taxi nous dépose dans la guesthouse recommandée par les guides, et qui est d'un bon niveau. Le restaurant attenant donne sur le Mékong et offre un cadre superbe, la nourriture est excellente et les prix tout petits. Que demande de plus le touriste moyen?



Traversée du Mékong à Champassak

Guide en main, nous partons à la découverte de Champassak. Nous arrivons au pied d'un joli vat. Un bonze médite sur les marches et surprise, répond en français à notre salut. C'est Marcel de Clermont-Ferrand qui attaque son cinquième cycle d'évolution à l'aube de la retraite. Marié à une fille de la famille royale, il est de ce fait autorisé à résider dans l'ancienne pagode du palais royal. Il nous montre les tombes où sont enterrés à côté de la famille royale, ses amis, un sénateur limousin, sa belle-mère. Pour le sénateur, le transport officiel des cendres a quasiment requis l'intervention des chefs d'états aussi pour sa belle-mère, ont-ils transportés discrètement les cendres dans un pot de confiture (de la Confiture Bonne Maman comme il se doit). Sa femme habite une maison un peu plus loin.

À partir de-là, mes jambes se font molles, je sens que la fièvre me gagne et je rejoins la guest-house pendant que Geneviève et Jacques continuent la visite de ce petit village qui n'est plus que l'ombre de la cité royale de Champassak.

Au dîner, nous faisons le point sur les suites à donner à notre découverte du Laos. Si nous voulons aller jusqu'à Luang Prabang d'où nos billets d'avion partent, il nous faut reprendre la route du nord dès demain.

Malgré une nuit difficile qui inquiète un peu l'épouse et le cousin, nous programmons la visite du Vat Phu, un temple de l'époque angkorienne. Cela commence par une petite ballade en Tuk-tuk de huit kilomètres assortie d'une taxe de visite. Les débuts de la visite sont assez quelconques, nous n'y retrouvons pas l'atmosphère angkorienne. Mais comme l'axe du monastère est adossé à la montagne au fur et à mesure que nous nous élevons, le sanctuaire prend sa vraie dimension et arrivés au

plus haut, la vue révèle un ensemble de belle importance. Comme à Angkor, le temple est toujours en activité. Par ailleurs plusieurs équipes travaillent à la restauration mais à l'ardeur déployée, cela va les conduire jusqu'à l'âge de la retraite. Il y a aussi nombre d'employées qui sont très occupées à commenter on ne sait quel événement et poussent nonchalamment du balai les pétales de fleurs qui jonchent l'allée bordée de frangipanier en fleurs.



Le site de Vat Phu, temple de l'époque angkoriennne près de Champassak

Une route d'une centaine de kilomètres reliait ce site à Angkor.

Un beau taxi vient nous chercher pour nous emmener à la gare routière de Pakse. Sur le bac qui traverse le Mékong, nous rencontrons un couple de français qui voyage avec un interprète laotien. Formule luxueuse avec moins d'imprévus que la notre. Comme notre chauffeur ne parle pas un mot d'anglais, nous négocions par son entremise un aller direct vers Savanakhet où nous voulons passer la nuit. Mais cela nous paraît un peu cher aussi nous confirmons notre volonté de rejoindre la gare routière de Pakse.

La gare routière est assez loin au nord de la ville et un moment nous avons cru que notre chauffeur nous emmenait jusqu'à Savanakhet. Mais non, nous sommes bien à la gare routière.et coup de chance voilà le car. Le chauffeur coupe le moteur le temps du chargement non pas des passagers mais de deux tonnes de sucre en sacs de 50kgs dispatchés dans l'allée centrale et sous les sièges. Passons sur le chargement sur le toit que nos sacs ont complété.

Le car s'élance alors qu'un des contrôleurs (celui que je l'ai surnommé le "commissaire politique" à cause de son costume noir) est encore sur la route. Depuis l'échelle extérieure il se glisse à l'intérieur en passant par une vitre latérale, s'assied

sur les genoux d'une mamie rondelette, pousse son mari assis à coté et commence le contrôle.



Ravitaillement pendant un arrêt du bus

Ce mode de transport, je l'ai lu à posteriori, est totalement déconseillé aux occidentaux. Quel dommage pour ceux qui écoutent ces conseils car ils se privent d'une immersion intégrale dans le quotidien des laotiens. Et puis n'est ce point depuis nos sièges et à petite vitesse le meilleur point de vue sur le pays. Nous avons pris un omnibus et ce qui nous surprend c'est que les voyageurs en bord de route attendent tranquillement le passage. C'est presque le chauffeur ou ses aides qui font du racolage, pour rentabiliser les sièges vides.

Arrêt un peu plus prolongé dans une bourgade. A toutes les fenêtres du bus des femmes et des jeunes filles proposent quelques en cas pour la route : poissons ou viandes grillées, petites brochettes, œufs durs en brochettes, petits beignets, bananes etc. Comme l'arrêt se prolonge, ce petit monde rentre à l'intérieur et vient jusqu'à nous afin de nous inviter à consommer. Les "cuisines" sont en bord de route, et après le petit incident digestif de la nuit dernière, ne tentons pas le diable.

Jacques a hérité du voisinage d'un bonze qui se rend à Ventiane. Sa mère occupe un siège devant. Les bonzes doivent éviter le contact de la gens féminine au moins pendant la durée de leur séjour à la pagode, de même après l'avoir quittée, ils ne doivent pas rechercher femme parmi les familles de leurs anciens compagnons. Celui-ci est bien mignon mais d'après Jacques qui l'a supporté une bonne partie du voyage, une vraie pipelette.

Dans une autre ville, le bus est arrêté par un voyageur. Mais le voyageur ce n'est pas lui. Nous faisons un petit détour pour aller charger plusieurs gros sacs et une

vingtaine de cochons. Ils sont entassés dans une cage en osier sur le toit du bus, les gros d'abord, les petits ensuite.



Savanakheth : Gare routière

Nous arriverons à Savanakheth à la nuit tombée. Après un arrêt prolongé, le bus repartira pour arriver à Vientiane demain matin. Quand à nous, sur la foi d'un de nos guides, nous nous rabattons sur une guesthouse loin d'être le nirvana promis. Mais au moins, nous disposons d'un minimum de confort à un prix défiant toute concurrence. Savanakheth est une ville frontière avec la Thaïlande. Le nouveau pont (le pont du SIDA disent les mauvaises langues) qui doit faciliter les passages sera inauguré demain. Mais pour l'instant après un bref tour en longeant les rives du Mékong, nous sommes partis à la découverte de la gastronomie laotienne. Le petit vent frais qui se glisse dans le restaurant entouré d'un beau jardin, gâche un peu le plaisir malgré un petit bordeaux un peu bouchonné. De l'autre côté du fleuve la Thaïlande et ses casinos brillent de mille lampions mais ici la ville paraît s'engourdir pour la nuit.

Le ciel bleu du matin ne fait pas oublier une relative fraîcheur. Nous petit-déjeunons "chez Boune", un local qui dans une vie antérieure a dû exercer dans le 13ème. Français excellent et café parisien. Grâce à ses informations, nous savons qu'il y a des bus VIP et des bus locaux. Mais nous avons dû sauter une ligne ou plutôt une page de ses conseils car c'est un bus local qui nous accueille ce matin. La gare routière est un vaste caravansérail où nous aurions pu déjeuner avec des "baguettes de pain comme chez nous".

Même si le voyage dure deux bonnes heures de plus, nous n'avons pas à regretter. Quelle autre activité pourrait nous plonger de cette manière au cœur de la vie des laotiens que ce voyage avec les moyens de transport basiques. D'ailleurs les

routards en général ne s'y trompent pas. En dehors de l'économie, on chemine et on s'achemine en ayant le temps de voir le paysage et au contact des gens du pays.

Le premier arrêt prolongé est à environ une cinquantaine de kilomètres de Savanakhet. Le chauffeur coupe le contact dans la cour d'une petite gare routière, aussitôt une horde de vendeuses se précipite proposant, comme hier, grillade, œufs, fruits, pâtisseries maison. On peut aussi déjeuner d'une soupe de nouilles. Le chauffeur se fait une petite grillade sur la table qui sert de bureau. Puis d'un coup de manche, nettoie les miettes avant de trier un énorme paquet de kips (monnaie laotienne), qu'il range soigneusement dans les poches de sa veste. Un autre bus est arrivé, assailli à son tour. Et puis, tranquillement, nous repartons. Avec de fréquents arrêts pour prendre ou laisser des voyageurs. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle est pleine (version adaptée). Donc on déstocke les tabourets en plastique rangé au fond du bus et le surplus de voyageurs s'installe dans l'allée.

Nous faisons une autre halte prolongée dans une grande gare routière, probablement Muang Kahmmouan. De là, d'autres bus permettent de rejoindre le Vietnam et Hanoï en vingt-quatre heures. Cette longue halte nous laisse le temps d'inventorier les étals : poissons séchés, viandes cuites et crues, légumes et fruits, plantes médicinales, pains et viennoiseries locales, on est assuré de ne pas mourir de faim dans cette journée de voyage. Nous trouvons aussi parmi les étals de viandes une espèce de petit écureuil. (Le goût n'est peut-être pas très différent du lapin). La gare routière est située au centre d'un grand marché, on y trouve aussi tout un assortiment des petites choses de la vie quotidienne, du sac à main au tuyau d'arrosage en passant par un large choix de chaussures en tous genres.

Puis nous repartons, regardant défiler le paysage. La route n'est pas monotone. Forêts, villages, cours d'eau ponctuent notre progression. À l'entrée d'un village, une vendeuse monte dans le bus, avec ses brochettes ses œufs, ses boîtes de coca. C'est une habituée et à la sortie du village le bus la dépose.

Nous admirons une jeune femme qui n'a trouvé d'autre place que sur le moteur. Assise en tailleur, sa fille endormie entre ses jambes, elle va rester ainsi plusieurs heures. Dans l'étroit espace entre elle et le chauffeur, s'est glissé un passager qui s'endort béatement. Quand au chauffeur, après 8h de conduite, il semble toujours aussi frais, le portable à l'oreille, il double en virage tout en klaxonnant. Son aide qui se tenait debout dans la porte d'accès, vient tout d'un coup de décider une visite du chargement sur le toit. Il escalade le bus, les tongs en appui sur la première fenêtre. Puis redescendra tout aussi naturellement un grand quart d'heure plus tard.

Nous approchons de Ventiane car on s'éveille dans le bus, les constructions deviennent plus nombreuses en bord de route. Et croyez nous, après huit heures de voyage sur un siège inconfortable, nous sommes un peu moulu mais nous ne nous sommes pas ennuyés un seul instant.

Ventiane, gare routière sud : un essaim de chauffeurs de tuk-tuk, ces petites charrettes fabriquées sur la base d'un scooter, nous propose de nous emmener au centre ville. La négociation est vite menée et nous partons pour une super guesthouse recommandée par le Routard, Lonely Planet et un autre guide. Comme mode de transport, le tuk-tuk ne présente aucune garantie de sécurité, tout étant lié à la virtuosité du pilote, mais quel merveilleux engin pour découvrir une ville.

Nous voilà à la guesthouse, un peu défraîchie extérieurement et tout heureux d'être logé une fois de plus à moindre frais, nous prenons possession de notre home d'une nuit. Ce n'est pas terrible, nous sommes dans un décor de Corto Maltes. Les chambres sont réparties autour d'une cour intérieure que l'on atteint par un couloir étroit et si nous y croisions quelques aventuriers et aventurières au look sud-américain, nous n'en serions pas surpris. Une fois de plus, les guides ne sont pas à jour, la « dernière » édition n'a reçu qu'une couverture nouvelle et les infos n'ont pas été remises à jour, cette guesthouse a été vendue, il y a deux ans et le nouveau propriétaire jouit de l'ancienne notoriété sans complexe et sans se fouler pour l'entretien



Arrêt ravitaillement à Muang Kahmmouan

Avant toute chose, il nous faut préparer la suite du voyage. Fort heureusement la gare routière nord est à deux pas et nous avons vite fait de régler les détails de notre voyage du lendemain. Puis retour en ville, où les petits commerces de rue sont à touche-touche, pour prendre l'atmosphère de la capitale ou plutôt de ce quartier assez touristique. Allez, ce soir on se fait un chinois, et c'est à l'enseigne du "canard laqué" que nous allons en déguster un.

Réveil très matinal, le veilleur de nuit dans son duvet somnole dans la réception. Nous trouvons facilement un Tuk-tuk et heureusement que la circulation est faible car celui-ci n'a pas de frein et guère plus d'embrayage. Mais nous arriverons néanmoins à bon port. Avec une avance confortable pour prendre un solide petit déjeuner en vue de la dernière ligne droite. Et cette fois-ci, avec le vrai bus "VIP". Les places sont attribuées, il n'y a pas plus de passagers que de places assises et l'on voit que les voyageurs sont d'un statut social un peu plus élevé. Ce ne sont pas les petites anecdotes du voyage mais le paysage qui va retenir notre attention. Paysage montagneux avec de beaux pitons karstiques envahis par la végétation.

Nous franchissons de nombreux petits cols et la route est plutôt tortueuse. Ce que nous voyons des villages en bord de route ne paraissent pas très riches. Les écoles sont souvent des pailloles et assez peu des bâtiments en dur. De nombreux enfants s'adonnent à la cueillette des plumets de l' »herbe à éléphant » qui sont battus pour en faire sortir les graines et mis ensuite à sécher sur le bord de la route. Il semble que ce soit pour réaliser des toitures.



Le tuk-tuk : le moyen de transport omniprésent au Laos

Arrêt de trente minutes, pour le repas du midi qui nous est offert par la compagnie de bus. Soupe de nouille ou sauté de porc à la mode laotienne et fruit.

Nous arrivons à Luang Prabang en fin d'après-midi : 8 heures de route pour 350 km ! Cette dernière partie de notre voyage vers le nord nous a offert moins d'anecdotes que les jours précédents. Le tuk-tuk est tout neuf mais pas moins sous-dimensionné pour nos gabarits occidentaux

Et cette fois, c'est promis, ce sera le grand luxe. Hélas les hôtels que nous convoitions sont complets. Il faut une nouvelle fois partir à l'aventure. Nous tombons sur une petite guesthouse à deux pas du Mékong. Ni meilleure ni pire que ce que nous avons pratiqué jusqu'à ce jour.

Par contre, l'endroit est charmant. Luang Prabang a conservé dans son quartier historique, tout ce qui a du faire le charme de l'ancienne ville coloniale. La ville entière est, d'ailleurs, classée au patrimoine de l'humanité par l'Unesco. Aussi les premiers pas dans la ville nous récompensent de ce long voyage terrestre pour arriver jusqu'ici. La nuit tombe vite mais l'animation ne faiblit pas. Échoppes de petits

commerces, restaurants et guesthouses, et surtout innombrables pagodes constituent le capital touristique de la ville toute entière quadrillée de petites venelles où l'on ne peut circuler qu'à pied entre les habitations. Il s'en dégage une atmosphère chaleureuse qui ne se démentira pas de notre séjour. Le Mékong qui se dissout dans la nuit ajoute encore à l'atmosphère. Et comble de la félicité, le restaurant de ce soir ne souffre d'aucune critique.



Dans les venelles de Luang Prabang

Le Mékong, ce matin, est sous la brume. La polaire n'est pas de trop pour déjeuner au bord du fleuve. Petit déjeuner occidental avant de partir à la découverte de la ville et tout d'abord du marché. Celui-ci ne déçoit pas nos attentes. Couleurs et odeurs sont au rendez-vous. Les commerçants et commerçantes qui animent ce marché sont très typés. Ils font partie du décor et semblent tout à fait indifférents aux touristes qui vont et viennent à travers les allées. L'emplacement du marché a changé à cause des travaux prévus pour sa rénovation et une fois de plus il faut constater que les guides qui affichent "nouvelle édition" se sont contentés de changer la page de couverture.

Du marché, nous glissons vers les ruelles qui mènent vers la Nam Khan, la rivière qui se jette dans le Mékong. De nombreux jardins sont installés sur les rives limoneuses et alors que le soleil commence à faire son apparition et la température à monter, ce coup d'oeil est agréable. Nombreux sont aussi les petits restaurants et des guesthouse installés sur cette façade un peu plus calme que la rive du Mékong. Nous avons de ce fait contourné le Mont Phoussi avec un wat à son sommet. Cette colline domine la ville et est un excellent point de repère pour s'orienter quoique la ville touristique coincée entre les deux bras d'eau n'est pas très difficile à appréhender ni bien étendue.

Nous nous donnons rendez-vous à l'heure du déjeuner et partons à la découverte selon nos envies. La ville est quadrillée par quelques grands axes sur lesquels s'articule toute une série de venelles, des passages entre les habitations. Ces venelles ont été réhabilitées assez récemment et le tout est très propre et fleuri. Les venelles nous amènent à traverser les cours des pagodes où nombre de moines s'adonnent aux activités les plus diverses. Il serait difficile de faire autrement tant il y a de wats dans cette ville.



Pagode principale du Wat Xieng Thong

Après le déjeuner dans un des restaurants installés au bord du Mékong, nous visitons le wat Xieng Thong. En dehors de la pagode principale, il y a nombre de petites pagodes (des chapelles en quelque sorte) avec chacune leur particularité. La plupart sont décorées avec des figurines réalisées en pâte de verre, et représentant des légendes du Laos. On y retrouve l'arbre de vie et nombre de représentations liées à la forêt et ses éléphants, au fleuve, à la vie quotidienne.

Avant le coucher du soleil, nous sacrifions à un petit tour de bateau sur le Mékong. Nous n'irons pas très loin mais cela est suffisant pour avoir un beau point de vue sur les rives où sont installés les jardins et même de petits "cabanons" avec l'électricité, où les familles de jardiniers se sont installées pour la saison.

Nous terminons la journée par le coucher de soleil au sommet du mont Phousssi. Les 325 marches n'ont pas découragé les pèlerins et il faut jouer des coudes pour trouver une petite place d'où faire la photo. Car tous les touristes se sont donnés rendez-vous au sommet ce soir ! Jacques qui avait fait une "reconnaissance" ce matin, nous fait redescendre par un autre escalier qui arrive après de nombreux détours dans un autre temple que nous avons visité ce matin. A cette heure-ci, les moines sont en prière et leur psalmodie attire du monde.

Pendant ce temps, la rue principale a été barrée et un immense marché de nuit s'est installé. On y vend essentiellement de l'artisanat - soierie, patchworks, broderies,

lampes en papier de bois de mûrier. L'échoppe étant réduite à un carré de tissu ou une bâche posée à terre. Chacune est éclairée par une petite ampoule. Et comme il y a plus de vendeurs que de touristes, que l'on y vend ce que l'on trouve dans les boutiques plus ou moins chics de la ville, le commerce n'y est pas très actif. Les familles dînent sur place, les enfants font les devoirs et l'on y papote beaucoup. Une propose même le paiement avec la carte visa..... Certaines femmes portent les coiffes des ethnies de la région.



Le Mékong à Luang Prabang

Quant au restaurant ce soir, nous nous sommes fait avoir. Nous croyons être aux "Trois éléphants" et nous sommes chez sa copie chinoise. Une copie où il manque l'essentiel : le savoir faire. Personne ne parle l'anglais ou le français, ce qui paraît impensable dans la ville la plus touristique du Laos, le service est d'un amateurisme total, nous héritons d'un plat commandé par une autre table mais finalement nous y boirons un "entre-deux mers" frais, nous goûterons une cuisine laotienne appétissante, et le prix sera raisonnable. C'est seulement lorsque nous repartirons que nous comprendrons la méprise en voyant la patronne : une caricature de chinoise toute boudinée, en train de compter ses dollars. Et oui, au Laos comme au Cambodge, on copie sans vergogne ce qui semble marcher chez les autres.

Un autre jour se lève sur le Mékong noyé dans la brume du matin. Pour aujourd'hui, chacun s'en va de son côté. Pour ma part, je reviens faire un tour au marché tant j'aime ces personnages, ces couleurs et ces odeurs qui sont l'âme d'un pays. Geneviève va visiter le musée du palais royal et Jacques s'en va cheminer de pagodes en pagodes à la recherche d'autres photos insolites. La journée se passe ainsi, nous nous retrouvons au hasard d'une venelle, nous repartons, nous déjeunons encore dans un restaurant au bord du Mékong où nous avons presque nos habitudes, la jolie propriétaire apprécie que Geneviève s'intéresse aux broderies de son sarong et nous offre une assiette de fruits pour le dessert.

Le mari de la logeuse, nous amène en début d'après-midi à l'aéroport et nous voilà à Ventiane alors que la nuit va bientôt tomber. Un peu lassés des Tuk-tuk et des marchandages interminables, nous prenons un taxi officiel extérieurement brillant mais dont tous les bruits de suspensions et autres transmissions trahissent l'âge avancé. L'hôtel "de luxe" que nous espérions est complet et le chauffeur nous conduit chez un ami où enfin nous reprenons contact avec les standards occidentaux de l'hôtellerie.



Marché du matin à Luang Prabang

Ventiane n'est qu'une courte étape et nous aurons seulement le temps de dîner sur un vieux ferry échoué dans la vase du Mékong et transformé en restaurant. Cuisine locale agréable, accueil sympathique et vin français à prix plus que raisonnable, est-il meilleure introduction à une petite promenade digestive sur les bords du Mékong (fortement déconseillée par les sites gouvernementaux). Les rives du Mékong sont envahies par une multitude de petits restaurants de poissons, fort agréables à ce qu'il paraît et où nous aurions pu trouver notre bonheur. En dehors de ce coin, la ville paraît morte et nous rentrons à notre hôtel en passant devant les deux pensionnats de garçons et de jeunes filles (style caserne de Saintes ou de Rochefort...) où l'animation est à son comble. (Mais les matrones veillent au grain....)

Nous avons réservé notre chauffeur de la veille et il est à la minute précise devant la porte de l'hôtel. Comme la circulation n'est pas celle qu'il prévoyait, nous sommes franchement en avance à l'aéroport. Nous n'avons entraperçu qu'une petite partie du Laos, mais l'accueil chaleureux de sa population nous fait dire que nous y reviendrons, d'autant plus facilement que le dollar, comme au Cambodge, y a largement cours et que du transport aux guest-houses, nous n'avons jamais eu besoin de la monnaie locale.

Formalités habituelles, une petite heure de vol pour rejoindre Phnom Penh et re formalités d'aéroport .Il nous faut un second visa pour 36h d'escale! Et nous retrouvons notre "chauffeur cambodgien". C'est Tchoep et les enfants qui surveillent la sortie pendant que Laurent achète son journal. Pour cette nuit, nous revenons à l'Oasis, l'ancien hôtel tenu par Pierrot le suisse. Les propriétaires ont repris leur affaire, fait de nombreux travaux d'aménagement et le résultat est que l'endroit est encore plus accueillant et agréable. Tout en étant d'un prix défiant toute concurrence pour un petit hôtel quasiment au centre ville.



Petit bac pour traverser le Mékong vers l'île de la soie

Il nous reste à peine 24h de Cambodge à vivre aussi nous tachons d'en profiter. Cet après-midi nous partons explorer l'île de la soie, une grande île enserrée entre deux bras du Mékong. Mais nous partons un peu à l'aventure, Laurent sait seulement qu'il y a un bac pour traverser le Mékong mais nous ne le trouvons pas tout de suite, aucun panneau ne l'indique. Après une longue ballade sur une piste parallèle au fleuve qui nous permet de traverser un village de maraîchers très prospère, et plusieurs renseignements fournis par les riverains, nous dénichons le passage qui mène au bac. Le bac ne peut transporter que deux ou trois véhicules mais ce sont surtout des piétons et motos qui font la navette. La patronne est à bord et c'est elle qui encaisse. Quand au pilote, l'habitude ou la virtuosité fait qu'il nous dépose comme une fleur de l'autre côté. Au bout de la piste d'accès du bac deux possibilités, à droite ou à gauche.

Nous prenons à gauche un peu au hasard. Et nous voyons sous les maisons un, deux, parfois trois métiers à tisser archaïques mais toujours actifs. Nous nous arrêtons ici surtout parce que l'on peut se garer et nous allons voir cette maman qui fait sa pièce de soie. Mais nous étions suivis depuis un moment par un essaim de jeunes filles et jeunes femmes à motos, chacune avec leurs plus belles pièces de soie. Pour le moment, nous admirons le travail de la dame qui est en train de finir

une belle pièce de soie bleue que Geneviève va acheter séance tenante. Mais la meute ne nous lâche pas pour autant. Les pièces de soie sont déployées, montrées, d'autres sortent des balluchons, grandes pièces, petites pièces, foulards aux couleurs chaudes sont mis en avant et les filles ne se font pas de cadeau entre-elles pour être celle qui va emporter le morceau. Car les affaires semblent difficiles sur l'île de la soie et même lorsque nous repartons et revenons au bac pour faire "le coucher de soleil sur le Mékong" elles continuent à nous suivre "dès fois que.....".



Tisseuse de l'île de la soie

Laurent a appris qu'il y a deux autres bacs dont un plus près de Phnom Penh. Et ce serait près de celui-la qu'il y aurait un hall d'exposition pour touristes.

La nuit est là, les deux premiers bacs arrêtent leur navette vers 20 h aussi nous n'irons pas jusqu'au bout, assurant le retour avec le second bac.

Nous retraversons les faubourgs de Phnom Penh, à l'heure où les restaurants affichent complets. Pour nous, Laurent a prévu de nous emmener chez Friends, l'ONG qui s'occupe des enfants des rues, en leur donnant un métier dont ceux de l'hôtellerie. Le restaurant de Friends est victime de son succès et il n'y a plus un strapontin même pour un sandwich. Comme cette situation se reproduit quasiment tous les soirs, il y a désormais un second restaurant en ville. Les élèves sont un peu empruntés mais c'est le début du métier. Les mets proposés sont comme toujours très fins.

Dernier jour au cambodge. Nous avons encore quelques heures devant nous. Après le marché russe et le marché central, Laurent nous emmène ce matin à la découverte du Phsar Orussey (Phsar = marché)



Phsar Orussey, En gros et en détail : Viande et poissons séchés

C'est un marché bien moins connu que les deux autres. Il est strictement orienté vers les besoins locaux. Au rez-de-chaussée l'alimentation, à l'étage, les petits biens d'équipement, la confection, les coiffeurs pour dames, etc. Nous sommes le seul groupe d'occidentaux et les marchands ne semblent pas surpris de nous voir. Il est vrai que Sovann et Tchoep sont de bons passeports. Avec Jacques, nous nous régalons en tentant de faire les photos les plus insolites, malgré un éclairage insuffisant. Après cette visite pleine de couleurs et d'odeurs, un leitmotiv sur les marchés asiatiques chacun ayant sa carte d'identité propre, il nous faut songer à prendre le chemin du retour.

Laurent nous dépose à l'aéroport. Nous nous disons "à l'année prochaine". Bien qu'il fût le plus long de tous, ce séjour nous a une fois de plus paru très court. Pourtant Sovann est passé de son 3eme à son 4eme mois, Yohann va bientôt fêter son 5eme anniversaire et Rasmey qui était encore au sein lors de leur voyage de 2005 enfile son uniforme d'écolière tous les matins.



Jacques continue vers Kampot, il ne repart que deux jours plus tard.

À bientôt.

Kampôt-Luz Décembre2006-Janvier 2007

